

Paul Gouin

**Le sang
des roses noires**

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-9493-0

© Paul Gouin

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

La retraite a sonné pour le commissaire Paul Masson. À 57 ans, il quitte la *Police judiciaire* (PJ) de Lyon, après 15 ans de loyaux services, pour retourner à Bordeaux, sa ville natale. Il espère y retrouver quelques amis du temps où il était jeune policier. Il se met au volant de sa vieille Renault 20, 1992 ; il aime à dire que sa voiture lui ressemble, même genre d'usure et à moins d'un gros pépin, elle lui donnera encore quelques années.

Il prend la route, tout heureux de sa nouvelle vie. Le passé lui revient en mémoire : son mariage avec Hélène en 1982, la naissance de leur unique enfant Marylou, le décès de l'amour de sa vie, il y aura bientôt quatre ans. La blessure est encore vive : l'accident de voiture, le délit de fuite du chauffard jamais retrouvé. Paul a passé des heures, des semaines, des mois et même des années sur les traces de ce chauffard. Sans succès.

Aujourd'hui, il a pris la résolution d'oublier et de vivre pour sa fille, son gendre, Maurice Gendron, et ses deux petits-fils, Nicolas six ans et François presque trois ans. Maurice est jeune inspecteur de police à la criminelle de Bordeaux depuis deux ans. Cela fait plus d'un an que Paul n'a pas serré la petite famille dans ses bras. Elle lui manque. Il anticipe la joie de les revoir.

Les heures défilent et les kilomètres aussi. Les souvenirs l'aident à passer le temps, surtout que sa radio ne fonctionne plus ; depuis plus de six mois, il remet au lendemain le changement de fusible requis. Il reconnaît qu'il est quelque peu trainard. *Je vais remédier à ce problème à Bordeaux*, se promet-il. La route est longue, cela fait près de

quatre heures qu'il roule ; juste un arrêt pour faire le plein d'essence, avaler un café et se dégourdir les jambes. Que la moitié de la route de parcourue et il est déjà 15 h 30.

Il décide de rouler encore deux heures et d'arrêter pour la nuit. La soirée d'adieu d'hier avec les collègues a laissé des traces de fatigue. Comme il circule sur les routes secondaires (il a horreur des autoroutes), il lui sera plus facile de trouver un hôtel. Il doit impérativement penser à prévenir sa fille qu'il n'arrivera que le lendemain.

Nouvel arrêt pour fumer, car vieille ou neuve, il ne fume pas dans sa voiture. Il a recommencé à fumer après la mort d'Hélène. Enfin, c'est ce qui lui a servi de prétexte. Mais, plus de cigarette, que la pipe. Beaucoup moins dommageable, croit-il.

Aussi, ça flatte un peu son ego, car il est convaincu d'avoir une petite ressemblance avec le commissaire Maigret. Sans compter le fait qu'il a fait un stage dans ses débuts au célèbre 36 quai des Orfèvres, où ont été tournés les épisodes du Commissaire Maigret avec le comédien Jean Richard. Le bureau de Paul se trouvait juste en face de la pièce où se réalisait le tournage. Il a d'ailleurs précieusement gardé les photos prises à cette occasion. Le rappel de ce souvenir lui dessine un sourire.

Il est proche de 19 heures. Son estomac vide et un pressant besoin de "changer le poisson d'eau" lui donnent l'ordre de s'arrêter. Il vient de passer la petite ville d'Authezat. Il trouve à la sortie un petit hôtel d'une autre époque. Le film Dracula y aurait été tourné là que cela ne l'étonnerait pas. Il s'y arrête, il est à bout de force.

– Je peux avoir une chambre pour la nuit ?

– Oui monsieur.

Une femme dans les 50 ans, sûrement jolie mais à une autre époque, lui tend une clef.

- Nous avons aussi un restaurant, si vous avez faim...
- Merci, ce n'est pas de refus.

Il monte à la chambre, dépose son sac et tâte le matelas. Il est dur comme de la pierre. Il les aime comme ça. Il quitte la chambre et descend à la salle à manger, s'arrête au bar et commande un Pastis 51, histoire de se remettre les idées en place. Après une bonne nuit de sommeil, le coup de fil à Marylou et le petit déjeuner pris sur le pouce, il est temps de reprendre la route. Sept heures trente et il roule déjà. Encore 400 km pour Bordeaux. La route défile. Il traverse une région qu'il ne connaissait pas avec des noms de villages plus allemands que français qu'il essaie de se répéter pour passer le temps. Midi quarante-cinq, il arrive aux portes de Salers, point de pause qu'il s'était fixé le matin. Il cherche des yeux un restaurant et aperçoit une lignée de camions sur le bord de la route.

Oh! Là, on doit bien manger, pense-t-il, et sans hésiter il entre. Apparemment, il ne reste pas beaucoup de places.

– Vous voulez manger ? Je vais vous trouver une petite place, lui dit une dame âgée, sûrement la serveuse.

Puis, évaluant les quelque 120 kilos qu'elle a sous les yeux, elle sourit et se reprend.

- Je vais vous trouver une bonne grande place !

Un bon repas de routier, rien de mieux pour se remettre en forme, pense Paul Masson. Sans le vouloir, il regarde les routiers les uns après les autres et se dit qu'il est peut-être là, le tueur de sa femme. C'est en effet un petit camion qui a heurté la voiture d'Hélène. Cependant, les morceaux recueillis sur la route et la couleur de la peinture sur la petite Volkswagen n'ont pas fait avancer le dossier,

Son repas avalé, un café pour pousser le tout et le voilà de retour au volant. Il arrive dans le département des Landes à 17 heures. Il s'arrête pour faire le plein à nouveau et télé-

phoner à Marylou pour lui dire où il se trouve. Il entend une petite voix derrière celle de Marylou.

– Tu arrives quand Papi ?

– Bientôt ! Mes amours si tout va bien, vers 22 heures ce soir je devrais être à la maison.

Vingt et une heures, il entre dans Bordeaux. Il est émerveillé par toutes ces lumières qu'il avait quelque peu oubliées. Il lui reste presque toute la ville à traverser. Arrivé à l'entrée de Talence, il hésite, éprouve de la difficulté à se retrouver. Il localise enfin la rue Pierre Mercure et s'arrête devant le numéro 86. Ouf ! Fatigué mais heureux d'être rendu à bon port. Avant même qu'il ait pu sonner, la porte s'ouvre.

– Papa ! Enfin te voilà, nous commençons à nous inquiéter !

– Je suis là et en entier mais très fatigué, j'ai besoin d'une bonne douche et d'un bon lit.

– Nous avons tout ça et même plus pour un vieux routier comme vous, lui lance Maurice de la salle à manger. Même nos deux petits bonheurs sur pattes ne sont pas couchés et attendent leur papi de pied ferme.

Le récit de son voyage, quelques petites anecdotes... Minuit vient de sonner quand il décide de monter se coucher.

– Demain je ne travaille pas, voulez-vous que nous allions faire un tour au bateau ? propose Maurice.

– Bonne idée et après nous irons voir mes anciens collègues... ou ce qu'il en reste. Bonne nuit à tous.

Il donne deux bisous à son bébé Marylou qui ressemble de plus en plus à sa mère et monte à sa chambre.

– Bonne nuit papa. Je t'aime très fort !

– Moi aussi, ma puce.

Une bonne odeur de café réveille Paul. Il regarde l'heure à sa montre posée sur la table de nuit : 9 h 30. Il fait un bond hors du lit, enfile sa robe de chambre, aussi vieille que sa Renaud. Marylou et Maurice sont à table, l'un à faire des mots croisés et l'autre à lire le journal.

– Bonjour les jeunes, je me fais vieux !

– Papa, tu as la fatigue de la route et ce lit n'est pas très confortable.

– Au contraire, j'ai bien dormi. Maurice, tu ne travailles pas aujourd'hui ?

– Non, je voulais être là pour votre arrivée.

– Papa, tu restes ici le temps que ta maison se libère ?

– Si je ne vous dérange pas, je veux bien. Le locataire me la restitue à la fin du mois et il ne reste plus que deux semaines. Je vais profiter de mes deux petits amours, j'ai du temps à rattraper.

Le petit déjeuner avalé, Maurice et Paul sautent dans la voiture et se dirigent vers le hangar à bateaux tout près de Talence.

– Paul, je n'ai pas eu beaucoup de temps pour travailler sur le bateau.

– Pas d'importance, maintenant j'ai toutes mes journées pour le préparer.

– J'ai beaucoup de travail au bureau, depuis près d'un an ; une affaire qui était gardée secrète mais les médias viennent de s'en emparer. Nous avons sept enlèvements de prostituées; de plus, l'une d'elles a été partiellement décapi-tée. Jusqu'ici, nous avons réussi à tenir les médias hors du

coup, mais il y a eu une fuite chez nous. Je voulais vous en parler seul à seul, car Marylou n'est pas au courant. Je ne sais pas si vous vous souvenez en 1995. Moi, j'étais trop jeune à cette époque, mais il y a eu une vague d'enlèvements en Aquitaine, et la filière albanaise avait été mise en cause à juste raison. Il y avait eu trois arrestations mais il y a 14 mois, deux des trois se sont évadés. Nous pensons qu'il y a un lien avec les enlèvements.

– Maurice, deux choses, je t'ai demandé de me tutoyer et la deuxième, je ne peux pas vous aider, je suis à la retraite.

– Pour la première, je veux bien vous... heu... te tutoyer et pour la deuxième, mon patron... tu le connais, Robert Chainais, tu étais son supérieur avant de partir à Lyon ?

– Oui, oui, je me souviens très bien...

– Donc, je disais que nous avons pensé te proposer un poste de consultant pour nous aider dans cette enquête, si ça vous intéresse, heu... si ça t'intéresse.

– J'ai besoin de quelques jours de réflexion, comme tu le sais, Maurice, je suis à la retraite et j'ai décidé de consacrer la majeure partie de mon temps à ma famille... et surtout à mes deux petits-enfants.

– Oui je comprends et ça me touche beaucoup, vu que je suis un des principaux intéressés et que Marylou est bien heureuse de retrouver son père et un gardien à l'occasion pour ses amours.

– OK, je te vois venir. Le vieux garde les petits, et vous, vous allez au resto ou au cinéma ou même au théâtre, mais rassure-toi ça me fera grand plaisir de les garder et de vous voir sortir en amoureux.

– Merci Paul, mais mon idée de consultant est toujours présente.

– Tu viens de dire *mon idée*, je pensais qu’elle venait de Robert Chainais ?

– Heu... ! Oui, et bien j’ai eu cette idée quand Marylou m’a appris que tu prenais ta retraite, il y a neuf mois.

– Demain, tu m’emmènes aux bureaux voir Robert. OK ?

– D’accord, pas de problème. On file au bateau, beau-papa, ajoute Maurice, ponctuant sa phrase d’un grand rire.

Le bateau n’a pas changé de place depuis l’achat juste avant la mort d’Hélène, une goélette qui autrefois était sûrement très belle, mais qui a manqué d’amour. Il avait fait beaucoup de projets avec Hélène ; à sa retraite, ils rêvaient de se retrouver sur la mer des Caraïbes mais la vie en a décidé autrement.

– Je vous... je t’emmène faire une balade dans Bordeaux, on va aller prendre l’apéro sur les quais.

– Je te suis, moussaillon.

La vitre grande ouverte, Paul respirait cet air qui lui a beaucoup manqué, surtout quand il s’est retrouvé seul à Lyon. Cette odeur salée si particulière qui lui rappelle les parcs à huîtres de son ami d’enfance, Bernard Sourdis, parti lui aussi bien trop jeune. De retour à la maison, Marylou les attendait pour le souper.

– Alors les gars, la balade était belle, elle vous a fait du bien ? s’informe-t-elle, arborant un petit sourire ironique qui les fait éclater de rire. La soirée s’est passée à échanger des petites anecdotes de travail et surtout de pêche.

Le lendemain matin, Paul se réveille comme à son habitude à six heures, prend son temps pour s'étirer en ce premier jour où il réalise qu'il ne travaille plus. Les cris et les rires des enfants le font descendre plus rapidement. Il veut les voir et les embrasser avant qu'ils partent, l'un pour l'école, et l'autre pour la garderie. Marylou a préparé du bon café.

– Salut la compagnie, Maurice n'est pas là ?

– Non, il a été appelé ce matin à 6 h 30 ; il m'a dit que tu le retrouverais au bureau et a ajouté que tu devais connaître la route

– Un petit rigolo, ton Maurice, ce qui fait sourire Marylou.

Après avoir pris un bon petit déjeuner, embrassé ses amours, il se dirige vers le siège de la *Police judiciaire* (PJ), 23, rue de Sourdis, une route qu'il a empruntée pendant de nombreuses années. Il s'engage dans l'allée qui mène au garage souterrain, mais là, il y a eu du changement : une barrière a été installée et une carte est requise pour entrer, détail que Maurice a omis de lui communiquer. Il saisit l'interphone à portée de main ; après avoir expliqué le but de sa visite, la barrière se lève.

Il regarde les voitures qui l'entourent, BMW, Acura, même une Porsche ; sa pauvre Renault 20 fait figure de vieux tacot, mais il s'en fout. Il n'est pas venu ici pour reluquer les voitures. Il s'engouffre dans l'ascenseur et en sort au rez-de-chaussée, comme lui a indiqué la charmante voix à l'interphone.

L'odeur des bureaux n'a pas changé. Cette senteur lui rappelle sa jeunesse, alors qu'il fréquentait le vieux cinéma du quartier. Il se revoit assis en train de regarder un film d'Eddy Constantine où d'Humphrey Bogart, des polars qu'il aime encore visionner à l'occasion. Plongé dans ses pensées, il arrive au bureau de la réception où une femme d'une cinquantaine d'années lui sourit. Sur son badge, il lit Josiane.

– Ah ! Vous êtes le monsieur de la barrière ?

– Oui.

– Ne vous n'inquiétez pas, je ne lis pas dans le marc de café, j'ai juste un moniteur qui voit tout. Elle lui sourit à nouveau, vous êtes attendu monsieur... ?

– Paul Masson, de la PJ de Lyon ou plutôt policier à la retraite.

– Oui, le commissaire Robert Chainais m'a prévenu de votre visite, et j'ai ordre de ne pas vous faire attendre.

– Troisième bureau sur votre gauche, lui indique-t-elle, tout en prenant le téléphone.

– Merci Josiane.

Elle rougit à l'appel de son prénom et sans se retourner Paul se dirige dans le couloir, cela lui fait tout drôle de se retrouver ici. Il passe devant son ancien bureau où un jeune inspecteur a pris place et sûrement d'autres avant lui, depuis près de 20 ans qu'il est parti. Arrivé au bureau du commissaire Chainais, la porte est ouverte mais par politesse, il frappe discrètement ; un homme presque chauve se retourne, occupé à fouiller dans un classeur derrière son bureau. Il vient à la rencontre de Paul.

– Paul ! Paul Masson ! Comme tu as changé, je t'aurais croisé dans la rue sans te reconnaître.

– Et moi donc, dit Paul ; j'ai quitté il y a presque 20 ans un jeune inspecteur et je retrouve un commissaire presque chauve.

– Oui, et quelques kilos en plus, car toi ce n'est pas le cas, je parle des kilos bien sûr.

Après une longue accolade, une poignée de main, ils passent aux choses sérieuses.

– Tu permets Paul avant de commencer, je vais chercher Maurice Gendron, un jeune inspecteur promis à un bel avenir, lance-t-il avec un gros clin d'œil.

Il sort et revient deux minutes plus tard, suivi de Maurice, pas étonné du tout de voir son beau-père assis dans le bureau. Robert ferme la porte et tire les stores. La discussion s'éternise jusqu'à 1 h 30. Paul et Robert quittent le bureau en direction d'un petit restaurant ou plutôt une cantine, Chez Pierrette, où presque toute la PJ vient se restaurer. Au restaurant, la discussion reprend de plus belle. Quant à Maurice, une fois de plus il se contente d'un sandwich au distributeur de l'entrée.

Robert Chainais revient au bureau à 18 heures ; Paul l'a quitté en pleine réflexion et lui a promis une réponse dans deux jours. De retour à la maison, il a l'air préoccupé.

– Papa tout va bien ? demande Marylou.

– Oui chérie, tout va bien. Je viens juste de passer au cimetière porter des fleurs à ta mère. À chaque fois que je retourne sur sa tombe, tous les souvenirs me reviennent en mémoire, tu vas souvent la voir ?

– Il y a près de trois semaines que je n'y suis pas allée. Pourquoi ?

– Il y a des roses blanches toutes fraîches dans un beau vase en verre rouge.

– Non, ce n'est pas moi.

La discussion en reste là, mais Paul se pose mille questions. Demain il y verra plus clair, quitte à téléphoner à toute la famille, mais il trouvera qui a déposé ces roses sur la tombe de sa femme. Il revoit l'office funèbre, il y a presque

quatre ans. À l'église, au pied du cercueil, il y avait des roses blanches dans un vase en verre rouge, il en est sûr. Il n'y a pas grand monde qui savait qu'Hélène n'aimait que les roses blanches et surtout dans un vase rouge. C'est le cadeau qu'il lui avait offert pour leur premier anniversaire de mariage. Cette histoire le travaille au plus haut point. Il se sert un whisky, se met à méditer sur l'entrevue qu'il vient d'avoir avec Robert Chainais. Il s'était pourtant promis de prendre du bon temps à la retraite, s'occuper de son bateau et surtout de sa famille. Le téléphone sonne. Après avoir raccroché, Marylou vient voir son père.

— Ce soir, nous ne serons que quatre à la table, Maurice ne rentrera pas de bonne heure. Il doit préparer un dossier pour son patron. Il le veut pour demain matin à la première heure sur son bureau.

Paul sait bien pour qui est ce fameux dossier. Ce qui lui fait réaliser que Robert était sûr qu'il allait accepter. Le lendemain matin il se lève de très bonne heure et a la chance de prendre le café avec Maurice, Marylou n'est pas levée.

— Dis donc Maurice, vous m'avez bien piégé tous les deux. Vous avez bien enveloppé le colis de façon que je ne puisse pas dire non.

— Ça ne vient pas de moi, je voulais te laisser le choix entier sans te mettre de pression, mais mon boss a été plus insistant et plus malin que moi.

— Je vais accepter, mais j'ai une condition.

— Oui, laquelle ?

— Je veux avoir accès à tous les dossiers qui portent sur ces disparitions même ceux qui sont classés secrets, s'il y en a, et le dossier concernant l'évasion des deux Albanais. Si je n'ai pas ça sur mon bureau, — car je suppose que vous allez me fournir un bureau — je refuse.

– Personnellement, je n’y vois pas d’inconvénient, il me faut cependant l’accord de mon chef. Tu passes au bureau ce matin ?

– Je vais attendre le téléphone de Robert.

– OK, Paul je me sauve, à plus tard.

Sans plus attendre, il prend sa mallette, son imperméable, sans s’occuper de Marylou qui vient d’arriver dans la cuisine.

– Bonjour ma puce, as-tu bien dormi ?

– Oui papa, il a le feu aux fesses ce matin, mon mari !

– Je crois que oui, le boss l’attend pour une affaire urgente.

– Marylou, je vais à l’épicerie chercher le journal et à la boulangerie. Je nous ramène des croissants ?

– Alors là, il faut que je te dise papa, à l’épicerie, ce n’est plus madame Poussard, elle a vendu après la mort de son mari. Et pour la boulangerie, il y a eu du changement là aussi : Henry a pris sa retraite et est parti avec Ginette habiter au Portugal ; il a laissé la boutique à son fils Armand. Il y a aussi le petit bar où tu allais avec maman jouer au tiercé, Chez Raoul, maintenant il s’appelle, Chez Marc et le bar se nomme La Civette. À part ça, rien n’a changé dans le quartier, conclut-elle en éclatant de rire.

Le son joyeux de sa voix fait chaud au cœur de Paul. Cela lui rappelle les bons moments vécus avec Hélène, le matin avant de partir. Il prend son imperméable et sort. Le vent est chaud pour un mois de juin, une belle journée l’attend.

Il passe à l’épicerie pour acheter son journal, le Sud ouest, le seul quotidien qu’il lit depuis des années. Même à Lyon, il n’avait pas perdu cette habitude. Il fait le détour à la boulangerie, salue Armand, cet homme qu’il a connu tout petit, il prend deux baguettes et une douzaine de croissants

et remonte à la maison. Tout en lisant le journal, il grignote un croissant. Il n'a pas un gros appétit, ce matin. Les événements de la journée d'hier se promènent dans sa tête, la discussion avec Robert Chainais, la visite au cimetière, ces roses blanches toutes fraîches. Il faut qu'il trouve une solution à ces questionnements. Plongé dans ses pensées, il n'entend pas le petit Nicolas qui arrive par derrière et lui saute sur les genoux, suivi de près par François.

– Salut mes deux petits mousses, une chance que j'ai deux genoux !

Cette ruée de bonheur lui fait monter les larmes aux yeux ; il pense à Hélène qui n'a pas eu la chance de connaître cette joie.

– Allez les enfants ! Laissez papi lire son journal.

– Non Marylou, laisse-les, j'ai du temps à rattraper.

La sonnerie du téléphone retentit. Marylou prend l'appel.

– Oui je vous le passe.

– Papa, c'est monsieur Chainais.

– Oui ?

– Salut Paul. Passes-tu me voir ce matin ? Viens sur le coup de midi, nous allons manger ensemble et en profiter pour parler de notre affaire.

– OK, pas de problème. À midi Robert.

– Tu ne manges pas avec nous, papa ? J'avais gardé les deux petits car tu étais là. Si je comprends bien, tu as pris une semi retraite, lui lance-t-elle, un triste sourire accroché aux lèvres.

– Je suis désolé, ma puce, j'ai promis de ne pas te le dire, mais Chainais m'a demandé si je voulais être consultant pour la PJ, juste le temps de résoudre une affaire dont je me suis occupé dans les années 90 et qui refait surface. Il

pense que c'est lié. Surtout, ne dis pas à Maurice que je t'en ai parlé.

– Juste une question, papa. Est-ce qu'il y a du danger ?

– Non, juste une affaire de routine.

Il embrasse Marylou et prend la direction des bureaux de la PJ. Ce n'est pas l'affaire des enlèvements qui le préoccupe le plus, mais plutôt ce mystère entourant les roses blanches. Il stationne sa voiture à un emplacement réservé à la direction et prend les escaliers plutôt que l'ascenseur.

– Bonjour, Josiane, je suis attendu par le commissaire Chainais.

– Oui, oui, bonjour monsieur Masson, il vous attend.

– Mon prénom c'est Paul !

– Oui, monsieur Paul, répond-elle avec un clin d'œil prononcé.

Robert Chainais l'accueille avec plaisir.

– Salut Paul, comment vas-tu ?

– Oui merci, ça va. Je commence à reprendre mes habitudes de Bordelais. Je vois que tu as préparé du travail pour ton vieux copain ?

– Oui et j'ai fait préparer un bureau pour toi.

– Là, je t'arrête tout de suite. Je ne veux pas de bureau ici, je tiens à pouvoir me concentrer. Si tu le veux, on peut se voir une à deux fois par semaine pour mettre les choses au point.

– Ça marche pour moi, est-ce que tu as un portable, un téléphone ?

– Non et je n'en vois pas l'utilité !

– Moi, si. Je dois pouvoir te joindre en tout temps en cas d'urgence.

– Bon Robert, nous allons mettre les points sur les *i* ; premièrement je suis là comme consultant, je ne demande même pas de salaire. Je vais vous donner un coup de main

sur cette affaire ; si ça ne te plait pas à toi ou tes supérieurs, tu vois le dossier qui est sur ton bureau... tu te le gardes, et je suis poli.

– Ne le prends pas comme ça, Paul, je ne suivais que les instructions que l'on m'a données, pour moi tout est beau et je sais que je peux compter sur toi.

– Pour me joindre, demande à mon gendre, il saura où me trouver. Sur ce, je me sauve, j'ai quelques petites choses à régler.

Après une poignée de main quelque peu froide, il quitte la pièce sans se retourner en passant près du bureau de Josiane qui le regardait arriver ; il lui décoche un petit sourire et disparaît dans l'ascenseur. À la sortie du stationnement, il prend la direction du vieux port ; il a besoin de faire le vide. Pour son bureau, il compte se faire une petite place dans son bateau ; il a tout ce qui lui faut : l'électricité, l'eau... Il peut même se brancher sur Internet et s'aménager une couchette. Et, ce qui est important pour lui, c'est qu'en fermant les yeux, il pourra se penser en pleine mer. Mais tout d'abord il doit éclaircir ce qui le travaille depuis deux jours maintenant, ces fameuses roses ! Il repasse par le cimetière, va voir le gardien et lui demande si par hasard, il n'aurait pas aperçu une femme ou un homme portant un gros bouquet de roses blanches. Peine perdue, l'homme lui répond qu'il voit des centaines de personnes par jour et ne fait pas attention à ce qu'ils apportent.

Au port, il aperçoit une BMW noire, sale, vitres teintées, il est presque sûr d'avoir vu cette voiture non loin de la PJ. Il passe lentement à côté, tout en mémorisant le numéro de la plaque qui est passablement sale, elle aussi. Il ne s'arrête pas à son hangar, fait un grand tour sur le port et retourne sur sa rue ; la BMW n'y est plus. Son instinct de flic refait surface au triple galop et lui interdit de mettre les

pieds dans son hangar aujourd'hui. Finalement, ce serait peut-être une bonne idée la recommandation de Robert d'acquérir un portable ; il se décide à en acheter un avec carte prépayée. Il ne donnera le numéro qu'à Marylou et peut-être à Maurice. À vrai dire il ne connaît pas beaucoup son gendre. Il trouvera bien une solution pour expliquer à Marylou pourquoi il ne donne pas le numéro à son mari. Il a appris à se méfier de tout le monde.

D'abord, il faut savoir à qui appartient cette voiture, se dit-il. Demain il appellera son ami Jacques Deschenes à Lyon. Ce sera plus sûr que rien ne transpire. Il continue à flâner sur le port pendant près d'une heure dans l'espoir inavoué de voir réapparaître ce véhicule. Il s'arrête au bout du quai 27, il y avait un petit bar Chez Mini où il venait quand il était jeune policier et même après. Il gare sa voiture et comme il a appris à le faire, toujours prêt à repartir. Le bar n'a pas changé. L'intérieur est toujours le même depuis près de 30 ans. Mini est toujours là derrière la caisse. Seule la serveuse est nouvelle. Sur le coup, Mini ne le reconnaît pas. En s'approchant, il lui dit bonjour ; au timbre de sa voix, elle lève la tête.

— Paul ! Paul Masson ! s'exclame-t-elle. Que viens-tu faire dans ces bas-fonds ? Elle l'embrasse sur les joues. Mini est une personne sans âge, une fourchette assez vague entre soixante et soixante-dix, il l'avait toujours connue comme ça.

— Je suis à la retraite, maintenant.

— Je pensais que tu étais revenu à Bordeaux pour une affaire spéciale.

Elle se penche vers son oreille...

— ... Pour l'affaire des filles disparues, chuchote-t-elle très bas.

Paul demeure interloqué. Comment peut-elle savoir ça ? Chainais lui a pourtant dit que même les médias n'en savaient rien. Il fait l'ignorant.

– C'est quoi cette histoire de filles disparues ?

Elle lui conte tout ce qu'il savait déjà.

– Hé Mini, de qui tiens-tu ces informations ?

– Des dockers en parlent. Des bruits courent même que des bateaux seraient utilisés dans ce trafic, même plus, des douaniers, et des policiers seraient impliqués. Elle avait lancé cette phrase, sans même reprendre son souffle.

– Bois ton café mon Paul, il va être froid et ferme ta bouche, tu vas avaler des mouches.

Il n'en revient pas de ce qu'il vient d'entendre, sans oublier le petit épisode de la BMW noire. Il décide de remettre en question l'idée de faire son bureau sur le bateau. Il lui faut voir avec Chainais si son offre de lui laisser un bureau tient toujours, sans rien lui dévoiler pour le moment.

– Mini, reprend-il, parlant très bas et près de son oreille, il y a combien de filles qui auraient disparu ?

– On parle de cinq, dont une qui aurait été retrouvée au bout du port de plaisance dans un vieux baraquement. Le plus triste dans ça, mon Paul, cette petite a travaillé pour moi il y a près de deux ans. Julie Perrot, qu'elle s'appelait; c'était une belle petite fille. Elle avait sombré dans la prostitution et sûrement même dans la drogue. Je pensais qu'elle s'en sortirait en travaillant pour moi, mais avec la fréquentation du bar, elle n'a pas résisté longtemps et a replongé.

Tout en l'écoutant, Paul constate que Mini est mal à l'aise et ne lui dit probablement pas toute la vérité.

– Mini si tu as d'autres nouvelles, demain je passe te voir et prendre un petit café.

Elle le salue chaleureusement et lui fait la bise.

– Je sais mon Paul que tu es revenu pour ça, et tout ce que je pourrai te trouver comme infos tu les auras, murmure-t-elle d’une voix presque inaudible.

Il la remercie avec un sourire. Il prend la direction du centre-ville pour se trouver un téléphone. Ensuite, il retournera à la PJ voir Robert Chainais. Tout en conduisant, son regard va des rétroviseurs extérieurs à celui de l’intérieur ; il reprend ses bonnes vieilles habitudes de flic qui ne l’ont pas vraiment quitté. Cette histoire prend une tournure inattendue et rapide, même un peu trop rapide à son goût. Il va falloir bien réfléchir avant de parler et surtout savoir à qui parler. Il trouve une boutique, achète son téléphone, pas de nom, pas d’adresse, ni vu ni connu. Il regarde sa montre et constate qu’il est trop tard pour retourner aux bureaux de la PJ. Il appellera Chainais demain matin.

Paul Masson prend la direction de sa propre maison, celle qu'il doit retrouver au début du mois de juillet. Elle se trouve à quelques rues de chez sa fille, Marylou, à peine dix minutes à pied. La maison n'a pas changé. Il y a un peu de laisser-aller dans les plates-bandes, les rosiers ne sont pas taillés. Hélène prenait grand soin de ses fleurs. Il se dit qu'il allait remédier à ça quand il aurait réaménagé. Il fait demi-tour au bout de la rue et s'arrête face à la maison ; il n'y a apparemment personne. Il baisse la vitre et entend des petits jouant dans la cour d'en face, faisant leurs premiers pas sous la haute surveillance de leur mère. Une voiture arrive, se stationne devant la grille ; un homme et une femme en descendent. Il ne les connaît pas. Il est vrai qu'il n'a vu qu'une fois ses locataires. Depuis, c'est Marylou qui s'occupe de tout.

Il prend le chemin du retour.

– Papi ! S'écrient deux petites voix, alors que quatre bras s'agrippent à ses jambes.

– Mes petits trésors, comment allez-vous ?

– Papa, viens, je suis dans la cuisine, l'appelle Marylou.

Arrivé devant la porte, il aperçoit sa fille livide, le visage décomposé.

– Que t'arrive-t-il, ma puce ?

– Il y a à peine une heure, j'ai reçu un coup de téléphone très bizarre. C'était une grosse voix d'homme qui m'avait l'air d'une voix brouillée mécaniquement et le message était pour toi. Il disait que si tu mets ton nez dans certaines affaires, il y aura des représailles et aussitôt il a rac-

croché. Ça veut dire quoi, papa, tu nous caches quelque chose ?

– Non, Marie.

Il l'appelle Marie dans les moments graves et quand il ne sait pas comment lui dire les choses. Il finit par lui raconter toute l'histoire, en omettant toutefois de dire que Maurice est dans le coup. Elle s'assoit et se met à pleurer.

– Ne crains pas, vous ne risquez rien ici, affirme son père, se voulant rassurant.

Dans sa tête, tout tourne très vite. Comment l'inconnu du téléphone pouvait-il savoir qu'il allait s'occuper de cette affaire, si c'était bien de cette affaire qu'il s'agissait. Car il y avait aussi l'histoire des roses au cimetière, dont il n'arrivait pas à établir la provenance. Il avait téléphoné à toute la famille d'Hélène. De son côté, à sa connaissance, il n'y avait aucun enfant qui avait été mis sous tutelle de l'assistance publique. Le tour était vite fait.

Il prend son portable et appelle Chainais qui répond instantanément.

– Robert ? C'est Paul Masson, es-tu encore au bureau ?

– Oui, encore pour au moins deux heures, pourquoi ?

– Je peux te voir ? C'est urgent !

– OK, je t'attends. Tu as fini par t'acheter un téléphone ?

Mais il n'a aucune réponse de Paul, il a déjà raccroché.

Il se dirige vers les bureaux de la PJ, tout en surveillant ses rétroviseurs. Il fait trois fois le tour du quartier avant de s'engager sur la route. Il entre dans le sous-sol du bâtiment ; hormis le garde de nuit, il n'y a personne. Seuls deux bureaux sont éclairés : ceux de Chainais et de Maurice, son gendre ; ce dernier paraît étonné et gêné de voir son beau-père ici. Paul entre dans celui de Robert, suivi aussitôt de Maurice.

– Que se passe-t-il Paul, tu as eu un accident ? demande Robert.

– Si ce n'était que ça, ce ne serait pas grave.

En quelques mots, il leur raconte toute sa journée, y compris le coup de téléphone à Marylou. À voir les deux têtes qu'il a en face de lui, dans d'autres circonstances, il se serait mis à rire : Robert est rouge de colère, Maurice, blanc comme un drap.

– Il y a une taupe à la PJ, réagit Robert en se penchant sur le bureau. Et comme je suis le seul en charge de cette affaire, la fuite vient inmanquablement de mes bureaux. Si tu le veux, nous allons tenter de retracer l'appel qui est entré chez toi.

– Non Robert, rétorque Paul. Demain, j'appellerai à Lyon pour demander une recherche sur cette BMW et en même temps je demanderai pour l'appel qu'a reçu Marylou. Je ne veux pas faire ça d'ici car ça risquerait d'éveiller des soupçons. Et si vous le voulez bien, nous nous retrouverons demain au hangar à bateau. Maurice connaît le chemin. Je vais être là-bas pour une bonne partie de la journée. Toi, Momo, trouve quelque chose à raconter à Marylou, car je ne lui ai pas dit que tu étais au courant pour les filles.

– OK Paul, merci.

– Surveille tes arrières en sortant d'ici, lui conseille Paul.

Ils partent chacun de leur côté. Paul décide de retourner faire un tour du côté du vieux port, il fait jour jusqu'à 21 h. Il appelle Marylou pour lui dire de ne pas l'attendre pour souper. Arrivé sur les quais, non loin de son hangar, il cache sa voiture derrière deux conteneurs et part à pied, casquette enfoncée sur les yeux et affichant un air flâneur. En cette chaude journée de juin, on ne le remarquera pas, du moins il l'espère. En passant devant son emplacement, il ne voit per-

sonne. Il décide de pousser jusque Chez Mini. Il compte en profiter pour lui donner son numéro de téléphone et voir la tête des dockers ou marins qui pourraient trainer dans le bar. Non loin de là, il aperçoit une voiture noire. Il fait le tour du bâtiment, la BMW est là, le conducteur est sûrement dans le bar. Il en profite pour la prendre en photo sous toutes ses coutures et décide de rentrer pour voir si des regards vont se tourner vers lui.

Mini n'est pas là. Une jeune fille brune est derrière le bar et une autre sert aux tables. La petite salle est pleine. Il s'assoit au fond, dos au mur pour pouvoir observer sans être remarqué. Il regrette de ne pas avoir pris son neuf millimètre que la police lui a laissé en cadeau pour ses bons services. La serveuse s'approche de sa table et lui demande, ce qu'il veut prendre.

– Une bière s'il vous plaît.

Il observe attentivement mais personne ne fait attention à lui. Il prend son temps pour vider son verre et sort. Une seule personne se lève. Un homme grand, cheveux noirs. Paul note qu'il porte une veste brune très ample ; sous cette journée de chaleur, cela lui semble suspect. Il tourne dans la petite ruelle sur sa gauche et presse le pas, emprunte la première ruelle à sa droite et se cache dans un vieux bâtiment en ruines mais ne voit personne venir. Il attend une bonne demi-heure puis sort de sa cache, se dirige sens opposé à sa voiture, fait un grand détour pour finalement rejoindre son véhicule. Il prend le chemin du retour. Ses yeux ne quittent pas les rétroviseurs. Il stationne sa voiture une rue en arrière de chez sa fille et part à pied vers la maison. Il constate avec plaisir que son expérience de quelque 30 années en tant que policier enquêteur opère toujours. Il ne dit mot à personne en rentrant.

– Tu étais où papa ? demande Marylou.

– Je suis allé faire un tour sur le port et boire un verre Chez Mini...

À ces mots, tel un chien de chasse, Maurice dresse les oreilles ; c'est tout ce qu'on aperçoit de lui derrière le fauteuil. Il se retourne vivement. Dans ses yeux Paul peut lire la désapprobation : *Paul, nous nous étions entendus, pas de cavalier seul.*

– ... Mais je n'ai vu personne de ma connaissance, poursuit Paul, comme s'il n'avait rien vu. J'ai voulu me rap-peler les bons souvenirs avec ma femme Hélène.

Maurice n'est pas dupe. Il sait qu'il y a peu de vrai dans cette phrase et que son beau-père lui cache quelque chose. Pour ne pas éveiller de soupçons chez Marylou, il choisit de ne pas insister et d'attendre au lendemain pour avoir des explications avec son beau-père.

Mais le jour suivant, Paul lui joue un tour. Il attend le départ de Maurice pour se lever afin d'éviter d'avoir à s'expliquer. Après avoir embrassé ses trois amours, il file en direction du hangar à bateau où effectivement il va être occupé une grande partie de la journée. Comme à son habitude, il passe trois fois sans s'y arrêter, va jusque Chez Mini boire un petit café noir. Mini n'y est pas mais la serveuse, du nom de Paulette, lui apprend qu'elle arrivera vers 11 heures. Il n'a pas le temps d'attendre. Il retourne à son bateau en passant devant les quais maritimes. À l'intérieur, de l'autre côté de la grille, face aux bureaux des douanes, la BMW est

bien là, stationnée. Son sang ne fait qu'un tour. *Et si les oui-dire de Mini étaient fondés, que des douaniers ou autres étaient impliqués dans ces enlèvements.* Il se dit que sa planque au hangar à bateaux est probablement grillée. Il fait demi-tour en direction du 23 rue de Sourdis.

– Bonjour Josiane, comment allez-vous ce matin ?

– Bien monsieur Paul, dit-elle avec son plus beau sourire.

– Le grand boss est là ? Inutile de le prévenir, je vais lui faire la surprise, je sais qu'il adore ça.

Paul frappe assez fort à la porte déjà ouverte que Robert Chainais, plongé dans un dossier, lâche son crayon.

– Paul ! Je te croyais à ton bureau personnel.

– Justement je viens te voir à ce sujet.

En deux phrases, il lui raconte tout, sans omettre quoi que ce soit ; car s'il y un homme qui peut lui donner des armes pour se défendre, c'est bien lui, pense-t-il.

– Toc, toc !

– Salut Maurice tu écoutes aux portes maintenant ?

– Non, j'arrive de chez les pompiers, un problème d'incendie suspect. Et vous, vous faites des réunions dans mon dos ?

– Non, non !

Son chef lui explique la situation. À voir la tronche de Maurice, dans d'autres circonstances il aurait trouvé ça drôle, mais là, c'est trop sérieux.

– Viens avec moi, dit Robert à Paul, suivi par Maurice qui n'attend pas l'invitation.

Trois pièces plus loin que le bureau de Chainais, ils entrent dans un local où se trouvent trois pupitres. Il n'y en a qu'un demi de libre, le reste est envahi de monticules de dossiers.